

PROLOGUE



A l'aube des étoiles et du soleil, une femme dotée d'un grand pouvoir et d'un esprit robuste rencontra Mort à un carrefour désert. Paré d'un manteau d'ombres malgré le zénith, il accueillait les personnes qui le rejoignaient. Il leur proposait toujours la même opportunité : choisir une voie.

— Si tu décides d'emprunter le bon chemin, je t'accorderai le passage et vous tournerai le dos, à toi et à tes compatriotes. Si tu te trompes, je t'accompagnerai vers ta fin, déclara-t-il.

La femme étudia Mort de ses yeux vifs. Elle ne le craignait pas, mais savait que ses mots s'entrelaçaient de magie. Sa décision ne devait pas être prise à la légère.

— Que représentent les voies ?

De ses doigts squelettiques, Mort indiqua la gauche.

— Une route où une bifurcation fut manquée, dans ta jeunesse.

Ensuite, il pointa droit devant elle.

— Le chemin inchangé, comme la plupart le prédisent. Sa droite.

— Un avenir inédit et imprécis.

Mort porta le regard au-delà du sentier duquel elle venait.

— Enfin, un passé auquel tu ne peux échapper.

La femme pesa chacune de ses options. Elle avait conscience de ne pas être la première à croiser Mort dans ces circonstances ; elle présumait que toutes les trajectoires avaient déjà été choisies auparavant. Elle jeta un coup d'œil vers la gauche. *Corriger une erreur, ou éviter un regret et reprendre à zéro...* Elle plissa les yeux. *Seulement, Mort se dressera sur mon chemin plus tôt.*

Elle fixa un point par-delà Mort, vers le sentier rectiligne. *L'inchangé, qui m'a conduite à Mort ; c'est la seule prédiction qui est assurée de se réaliser.*

Elle secoua la tête et observa l'option sur sa droite. *Inédite et imprécise. Tragique, mais rapide.* Une grimace sur le visage, elle considéra l'endroit d'où elle venait, derrière elle. Elle savait que, si elle rebroussait chemin maintenant, ses pas la mèneraient de nouveau ici. Le passé auquel elle ne pouvait échapper.

— Chaque voie me conduit à toi, releva-t-elle.

Mort sourit.

— Oui.

— Je vois. Je reviendrai demain, dans ce cas.

Sur ce, la femme remonta le sentier qu'elle avait emprunté, laissant Mort face à sa perplexité. Lorsque le soleil se leva, la femme refit son apparition. Elle posa la même question à son interlocuteur, reçut la même réponse, puis rebroussa chemin.

Ce rituel se poursuivit pendant une décennie, jusqu'à ce qu'elle vienne à bout de la patience de Mort.

— L'heure a sonné.

Des plis de sa cape, il tira une lame dépourvue de vie, de couleur plus sombre que la nuit la plus noire. La femme scruta l'arme sans bouger. Pourtant, dans ses iris durs luisait une étrange lueur, que Mort ne put manquer. Il resserra sa prise sur la dague avant d'asséner :

— La mort nous cueille tous.

Lorsque son regard se focalisa de nouveau sur lui, elle demanda :

— Y compris toi ?

Elle n'était pas la première à s'interroger sur une telle possibilité, et elle ne serait pas la dernière. La lame de Mort retourna se cacher dans sa cape.

— Le trépas me guette également, mais tu n'en es pas l'instigatrice. Tu ne possèdes ni le pouvoir ni l'arme. Ton destin est de me rencontrer ici, et tu as gâché suffisamment de mon temps.

Elle acquiesça.

— Je le conçois. Accorde-moi une dernière chance de faire mes adieux et je tirerai un trait sur la vie que j'ai toujours connue.

Percevant un changement dans son attitude, Mort accéda à sa requête dans un élan de courtoisie. Quand elle revint le lendemain matin, Mort indiqua encore les voies.

— Choisis.

Sans hésitation, la femme s'avança et dégaina une dague en tout point semblable à celle de Mort, qu'elle plongea jusqu'à la garde dans son ventre.

— Je te connais, Mort. Je suis venue au monde parée de ton ombre, au moment où tu as subtilisé la vie de ma mère alors que je quittais son utérus. Tu me crois impuissante ? Loin de là. Je t'observe depuis des années, j'ai attendu l'heure la plus propice pour frapper. Tu ne me prendras pas moi aussi. Voici la voie que je choisis : la tienne.

Sonné par sa révélation et gravement blessé, Mort n'eut d'autre choix que de concéder :

— Épargne ma vie et j'épargnerai la tienne.

Elle attendit, la main fermement agrippée au manche de sa lame.

— Emprunte le chemin qui te plaira. Tu deviendras... immortelle.

Avec des gestes lents, afin de ne pas enfoncer plus avant le poignard de la femme dans sa chair, Mort fouilla les plis de sa cape d'une main, d'où il sortit une pierre lisse couleur rayon de lune.

— Je ne peux me déplacer dans les endroits dépourvus d'ombre. Reste dans son halo, et tu ne me croiseras plus jamais.

— Qu'en est-il pour mes proches ?

Elle s'empara de la gemme qu'il lui offrait tout en enfonçant sa lame plus loin. À la place du sang rubis s'écoulaient sur l'arme des rivières obsidiennes.

Mort siffla.

— Scinde-la. Cherche d'autres bijoux de cette nature. Ils sont désormais tous liés à cette promesse, je te le jure.

— Bien.

Elle retira la lame, puis poursuivit sa route, vers une voie que Mort n'avait pas aperçue, tandis que, souriante, elle rangeait le cadeau dans sa poche. Le blessé, effondré sur le sol du carrefour, bien que se sentant trahi et envahi par l'amertume, décida qu'il permettrait à cette femme et à sa famille de vivre en sécurité pour un temps. Il leur laisserait assez longtemps pour oublier le pouvoir de son marché, et tout ce qu'elle avait abandonné.



J'avais toujours trouvé les cimetières un peu contradictoires : ils accueillaien les morts, mais les morts n'avaient pas besoin d'eux. De fait, les trépassés n'avaient besoin de rien. L'existence même des tombes, des cercueils, donnait l'impression d'être une énigme vivante. Que construisait-on pour les défunts, mais qui réconforte les vivants ? Une boîte bordée de soie. Cette phrase avait de quoi rappeler les paroles d'un Immortel. Je ne souhaitais pas avoir affaire à eux, mais difficile de ne pas respecter le pouvoir contenu dans leurs mots.

Ou alors les tombes silencieuses m'attiraient, car l'ar-moise y abondait. Cela me paraissait bien plus probable.

Accroupie devant la première stèle en voie d'effondre-ment, je plongeai mes doigts dans la terre meuble et déracinai la plante vert cendré en m'assurant de ne pas frôler les minuscules poils blancs qui recouvraient les feuilles. Je la calai dans la toile de jute pleine à craquer qui me servait de besace, accrochée à ma hanche. Je me levai et époussetai mes doigts sur le tissu de mon pantalon ajusté. La plupart des demoiselles en âge de se marier préfèrent les jupes en satin et les décolletés plongeants, les somptueux volants et les dentelles ciselées avec élégance.

Si mon statut avait été différent, j'aurais peut-être moi aussi opté pour de tels appareils. Je n'avais rien contre la confection astucieuse des baleines et rubans, mais quand quelqu'un fouillait autant que moi dans la terre, changer ses jupons assez fréquemment pour rester présentable était fatigant.

Par ailleurs, ces fameuses demoiselles étaient nées dans des familles dont la richesse leur permettait de se la couler douce l'après-midi et de boire du thé tout en échangeant des ragots. L'inverse de moi. J'allais sûrement labourer le sol jusqu'à la fin de mes jours, sans oublier, selon toute probabilité, de creuser cette tombe. Pourtant, ce destin me paraissait préférable à son alternative : passer mon temps au cœur de l'élite de Saulline et avoir la chance de contracter un mariage qui me « sauverait » de ma condition.

Autant travailler par mes propres moyens plutôt que de m'acharner à devenir la version « convenable » d'un autre.

Des bouleaux noirs escaladaient le mur de pierre recouvert de mousse qui bordait le cimetière. Je m'abritai quelques instants sous leur ombre avant de voguer en direction du pré parsemé de fleurs. L'air printanier était lourd des effluves du linge propre, puisque les riverains profitaient du ciel sans nuage pour étendre leurs draps et vêtements mouillés. Je jetai un coup d'œil au soleil de fin d'après-midi : plus que quelques heures avant le retour de mes frères, embauchés aux mines les plus proches. Je trépignais également de concocter une poignée de tonifiants pour le marché du lendemain, avant que les trublions ne réquisitionnent la cuisine.

Contournant une petite colline par la droite, je tombai sur le premier carré de maisons marquant l'orée de Saulline. Les bâtisses au charme désuet, qui longeaient la couronne extérieure de la ville, se ressemblaient quasiment en tout point – les briques couleur perle fabriquées à

partir de la roche que l'on trouvait au pied de la montagne voisine ; les toits à quatre pans arborant la teinte foncée du lierre afin de s'harmoniser avec les cimes des arbres alentour. Cependant, la coutume la plus respectée de Saulline s'incarnait certainement dans la construction des portes. La tradition voulait que chaque famille la décore selon ses propres envies. La porte des Shatterlend était un chef-d'œuvre en mosaïque représentant une étreinte amoureuse. Lazlo et son mari avaient opté pour une entrée circulaire affublée de fenêtres en demi-lune, creusées dans le bois riche. Celle des Hafter était couverte de poignées en fer.

Pourtant, notre porte restait ma préférée. En elle-même, la façade était simple, mais le chambranle était une tout autre histoire. Même aujourd'hui, quand je passais devant les maisons de nos voisins jusqu'à me tenir devant l'œuvre de mon père, je ne pouvais que m'émerveiller face à la complexité des motifs. Il avait récupéré une branche brisée de frêne, non loin, qu'il avait sculptée en arche de roses et de vignes entremêlées. Il avait étudié les fleurs pendant des semaines afin de saisir les détails les plus minutieux. Les fines nervures des feuilles. Les plis irréguliers des pétales. Les bourgeons en floraison. Ceux encore clos. Les épines de tailles variées mais toutes bien acérées. Pour lui, il n'existait rien de plus beau que l'histoire racontée par les nuances du grain du bois.

Lorsque j'effleurai un pétale près de la poignée en bronze, mon cœur se serra. C'était ma façon de le saluer, chaque fois que je rentrais. Je gardais ma mère avec moi à tout instant. Par instinct, ma main glissa jusqu'à la poche avant de mon pantalon, où je perçus les contours d'un morceau de cuir brodé. Elle excellait avec une aiguille, cousait souvent des motifs sur nos vêtements et créait de petits jouets pour nous avec des chutes de tissu.

Des années s'étaient écoulées depuis leur mort, mais ils me manquaient encore tellement que j'en souffrais physiquement.

Parvenue dans la cuisine, je déposai ma besace sur la table de bois bosselée par l'usure. Je repêchai une lourde marmite du buffet. Après l'avoir rempli d'eau, j'allumai le poêle en fonte. Une bulle de chaleur paresseuse apparut et réchauffa l'espace en quelques minutes. J'attachai mes cheveux noir de jais en chignon au sommet de mon crâne, empêchant ainsi les mèches de me coller à la nuque.

De mes doigts agiles, j'ouvris mon sac et me mis à trier les herbes médicinales. Soudain, ma main s'immobilisa. Une lueur dorée venait de scintiller entre les verts et marrons doux. De prime abord, je crus avoir ramassé une pièce lors de ma cueillette, sauf que l'objet était plus petit que notre monnaie et son lustre métallique brillait encore davantage. Sourcils froncés, je m'approchai. La chose – l'insecte – bougea.

Un scarabée. Il se déplaça sans bruit sur mes jointures, tirant mes lèvres vers le haut. Les bords de sa carapace externe étaient transparents ; ses deux antennes molles tressautèrent alors qu'il m'observait. Prenant soin de ne pas brusquer la créature, je rejoignis la fenêtre ouverte et la laissai ramper sur l'appui. Le coléoptère étira les ailes, comme prêt à s'envoler, puis il s'arrêta.

— Tout va bien, murmurai-je. Prends ton temps.

Au même moment, un coup hésitant résonna contre la porte.

— Madame Brillwyn ? Vous êtes là ?

Madame ? Je réprimai un gloussement. Il devait s'agir d'un des enfants, qui espérait gagner mes faveurs en faisant preuve d'une once de respect. Je n'avais que vingt-cinq ans et je n'avais jamais accordé une réelle importance aux titres. C'était seulement une formalité

dont les aînés – ou celles et ceux cherchant à atteindre le sommet de notre société tranquille – se souciaient. Ridicule. Je me frottai les mains pour les débarrasser de la poussière, puis traversai la cuisine pour rejoindre l'entrée étroite. J'esquivai l'escalier vétuste s'enroulant jusqu'aux chambres à l'étage. Quand j'ouvris la porte, un garçon aux yeux bouffis, cerclés de rouge, leva la tête vers moi. L'air sifflait bruyamment entre ses lèvres entrouvertes et gercées, prudent qu'il était de ne pas inspirer trop fort, une main protégeant passablement son nez.

Je soupirai et repoussai le battant afin de m'appuyer contre le chambranle.

— Toman, pourquoi ne suis-je pas surprise ?

Je n'avais jamais rencontré personne avec une telle propension à se blesser, alors même que Glaes n'était pas un pays si étendu.

— Salut, madame Brillwyn.

Sa voix tremblotait avec ce faible geignement caractéristique de l'enfant espérant éviter d'être grondé.

— Edira suffira, tu le sais bien.

J'inclinai la tête, désireuse d'apercevoir la blessure qu'il cachait.

— Que s'est-il passé ?

— Coude en pleine poire, marmonna-t-il.

En périphérie de mon jardin, je remarquai une balle sale abandonnée qui l'attendait. Aucun doute : il jouait à un jeu violent avec ses frères et avait débarqué ici plutôt que de se prendre un savon par sa mère.

Je m'écartai et lui indiquai la cuisine.

— Je t'en prie, entre.

— Merci.

Il n'eut aucun mal à trouver le chemin de ma table, devant laquelle il se coula sur l'une des chaises robustes. À ce compte-là, il aurait pu se l'accaparer. Je les avais aidés,

lui et ses frères, plus de fois que je ne m'en souvenais, et toujours sans compensation. Ce qui était sûrement la *vraie* raison pour laquelle ils revenaient sans cesse ici. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Mme Marlow savait tirer profit de toute situation. J'aurais vraiment dû refuser de soigner ses fils, mais j'abhorrais l'idée de blâmer ses enfants pour son élitisme. Du moins, jusqu'au jour où ils montreraient des signes du même snobisme. Là, j'ignorerais leurs commentaires prétentieux.

Traînant une chaise sur le plancher grinçant, je pris place juste devant Toman.

— Fais-moi voir.

L'hésitation fusa dans ses prunelles caramel emplies de douleur, puis, lentement, il retira sa main. Apparut un nez déformé dont les narines étaient maculées de sang séché. Mes sourcils se haussèrent jusqu'à la naissance de mes cheveux.

— Ta mère est-elle au courant ?

Il pâlit.

— Vous allez le lui dire ?

— Elle va le deviner à un moment ou à un autre.

J'enserrai en douceur ses joues crasseuses et inspectai sa blessure. L'angle improbable, les ecchymoses récentes et marquées, ainsi que sa respiration encombrée donnaient les informations nécessaires. Cassé. Des picotements se répandirent dans ma poitrine et dérivèrent au compte-gouttes vers mes doigts. Je contractai les mâchoires, prête à lutter contre l'afflux de magie cachée qui envahissait à présent mes veines.

Soudain, je fus projetée dans un souvenir vieux de quelques années : je tenais la jambe écrabouillée de Nohr entre mes mains. Il revenait des mines avec le fémur brisé, des gravats s'étant détachés et l'ayant cloué au sol le temps que Noam le dégage des décombres. Nohr avait déjà perdu

connaissance lorsque notre frère l'avait tiré chez nous et m'avait appelée en hurlant dans l'entrée.

Le recours à la filaison avait été une évidence. Si je ne l'avais pas guéri, Nohr n'aurait jamais pu retravailler. Il aurait pu mourir. J'avais puisé dans mon don avec autant de fluidité que le fait de respirer et observé ses fils de vie se dérouler. J'avais fouillé jusqu'à trouver les fibres broyées reliées à la désastreuse lésion de sa jambe.

Ensuite, j'avais déversé la moindre parcelle de mes forces afin de les suturer entre eux.

Bien sûr, j'en avais payé les conséquences. Toute magie s'accompagnait d'un coût. Pour chaque affection que je soignais, chaque fil vital que je ressoudais, je sacrifiais certains des miens, réduisant ainsi mon espérance de vie. De plus, bien qu'à une intensité moindre, je souffrais des effets physiques de la blessure ou de la maladie.

La douleur causée par le morcellement de ses os était dans l'instant devenue la mienne. Des brûlures avaient explosé dans mon fémur gauche, mes yeux se remplissaient de larmes. La chaleur avait enflammé ma peau, la laissant à vif. Chaque inspiration était suivie d'une expiration aiguë, irrégulière, qui m'irritait la gorge. Tel un tas recroquevillé tremblotant, trempé d'un fin voile de sueur, je m'étais effondrée à côté de mon frère à la fin de mon labeur. La magie s'était estompée alors que je succombais moi aussi à l'inconscience.

Je n'avais aucun moyen de savoir avec certitude la quantité de vie sacrifiée pour sauver la jambe de Nohr. Les fileurs ne voyaient pas leurs propres fils. Je n'en connaissais pas la raison, mais ma tante, fileuse comme moi, n'en avait aucune idée non plus. Cette dernière supposait que le coût augmentait en fonction de l'acte. Des maladies mineures et des fractures légères ? Peut-être une poignée